

MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU MIDI DE LA FRANCE



Tome LXXV - 2015

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE LA HAUTE-GARONNE

LES DERNIERS TRAVAUX DE RESTAURATION DE LA « MAISON DE LA MONNAIE » À FIGEAC

par Anne-Laure NAPOLÉONE*

À la fin de l'année 2012, la municipalité de Figeac décidait d'élargir l'espace réservé à l'Office du tourisme à l'ensemble du bâtiment de la maison dite « de la Monnaie » dont il n'occupait jusque-là qu'une partie du rez-de-chaussée ; les trois salles restantes (une de plain-pied et les deux de l'étage) étaient aménagées depuis longtemps pour servir de musée de la ville. Ces nouvelles fonctions, et notamment le projet d'installer une salle de conférence/réunion dans la partie sud de l'étage, nécessitaient de réaménager les lieux. Le bâtiment étant classé depuis 1862, les travaux ont été programmés sous la direction de Jean-Louis Rebière, architecte en chef des Monuments Historiques. Ceux-ci devaient prendre en compte des vestiges d'enduits peints présents dans la future salle de conférence, principalement au revers de la façade sud, imposant avant toute opération, l'intervention de restaurateurs. C'était alors l'occasion de se pencher sur ce décor - dont un petit fragment est connu par un dessin du XIX^e siècle -, qui devenait de moins en moins visible sous les couches de poussière que le temps avait accumulées sur les murs. L'histoire de ce décor est cependant liée à celle de la maison et bien des anomalies s'expliquent à la lumière des différents travaux effectués sur l'édifice et à l'évocation de son contexte, il convient donc d'en retracer rapidement les grandes lignes avant d'essayer de reconstituer une partie de l'ornementation peinte de la salle sud de cette demeure.

De façon à constituer un dossier complet sur ce chantier, Didier Buffarot a photographié chacune des pierres conservant des traces de peinture, même ténues, tout en suivant les travaux de restauration au jour le jour. Sans ce très volumineux dossier photographique qui a permis de nourrir notre réflexion et a enrichi de nombreux détails les relevés qui illustrent cet article, le texte se serait limité à une simple notice.

Historique et mise en contexte

La maison dite « de la Monnaie » n'a jamais abrité d'atelier monétaire, cette appellation est due à Lucien Cavalié, historien de Figeac, qui trouva la mention d'un *Obrieyra de la Moneda* dans le cadastre de 1455¹. Il attribua donc au plus bel édifice de la *gache d'Orthabadial* cette noble fonction. Ainsi baptisée depuis 1911, ce nom lui fut conservé, malgré la démonstration faite par Louis d'Alauzier en 1958 établissant que l'atelier monétaire se situait en réalité bien plus au nord dans le quartier².

L'édifice était en fait une simple demeure bâtie vers le milieu du XIII^e siècle dans un quartier neuf gagné sur le terrain des jardins de l'abbaye, comme l'indique le nom du bourg. Le parcellaire en lanières, caractéristique d'un urbanisme programmé, évoque celui des bastides de la région. Il impose de petites parcelles de forme carrée ou bien longues et

* Avec la collaboration de Didier Buffarot, Jean-Marc Stouffs, Anne et Jean-Louis Rebière que je remercie chaleureusement ainsi que Pierre Garrigou Grandchamp, Pascal Ricarrère, Agnès Marin, Maurice Scellès et Priscilla Malagutti pour les informations amicalement transmises.

Communication présentée le 3 juin 2014, cf. « Bulletin de l'année académique 2013-2014 », p. 268-269.

1. CAVALIÉ, DIEUDONNÉ 1911, p. 238-245 et CAVALIÉ 1914.

2. ALAUZIER 1958, p. 83-87.



FIG. 1. « MAISON DE LA MONNAIE », façade sud sur la rue Orthabadiel.
Lithographie extraite de Taylor, Nodier, Languedoc, t. 3, 1835, pl. 73.



FIG. 2. PLANS CADASTRAUX DES XIX^e ET XX^e SIÈCLES DE FIGEARC, destruction du quartier pour l'aménagement de la place Vival. A. D. Lot.

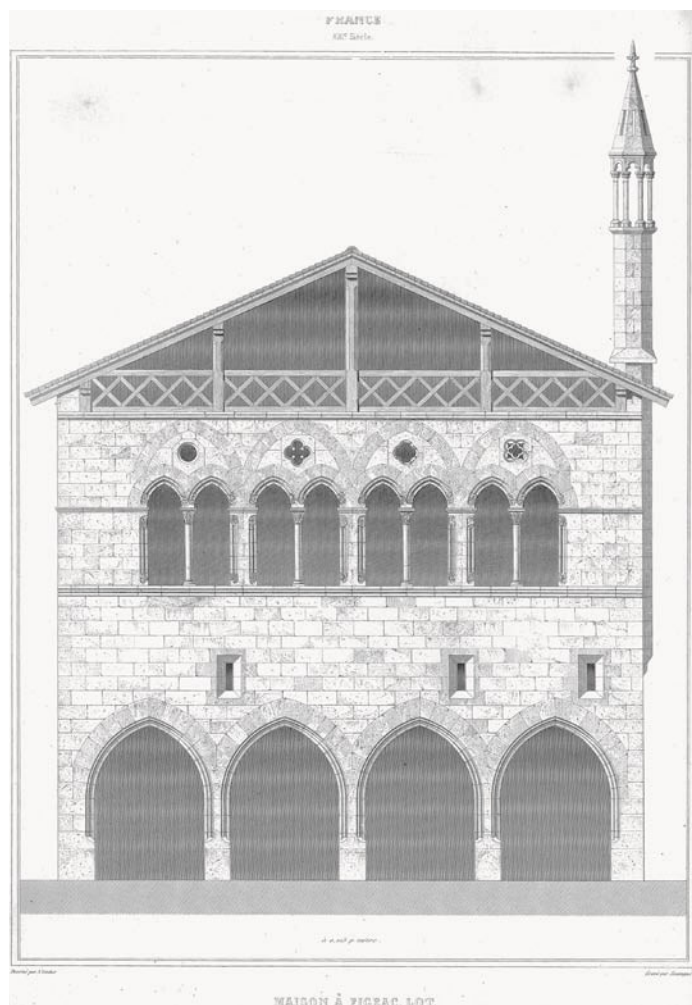


FIG. 3. « MAISON DE LA MONNAIE », FAÇADE SUD SUR LA RUE ORTHABADIJAL.
Gravure extraite de Verdier, Cattois 1855, t. 1.



FIG. 3'. « MAISON DE LA MONNAIE »,
détail du faux-appareil décoré
de fleurettes sur un trumeau du mur sud.
Gravure extraite de Verdier, Cattois,
1855, t. 1.

étroites donnant sur des ruelles resserrées. Seules les parcelles situées aux extrémités des lanières le long de l'artère principale, parfois plus larges, bénéficient d'un espace plus confortable ; c'est le cas de la « Maison de la Monnaie ». Il s'agit donc, dans le cadre du quartier, d'un édifice qui comptait sans doute parmi les plus vastes. Le soin porté au décor sculpté qui orne les fenêtres de l'étage pourrait également suggérer une certaine opulence³ (fig. 3).

Taylor et Nodier signalent l'édifice pour la première fois dans le tome 3 des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* consacré au Languedoc en 1835 ; sa description est accompagnée d'une lithographie représentant la façade sud de l'édifice s'élevant sur la rue

Orthabadijal (fig. 1). Cette illustration est fidèle au bâtiment, toutes les ouvertures y sont figurées, même lorsqu'elles sont obturées, à l'exception des jours rectangulaires au-dessus des grands arcs du rez-de-chaussée⁴. La lithographie montre également les bâtiments voisins, vers l'est, donnant une image de ce quartier densément bâti dont le plan cadastral de 1833 garde également le souvenir (fig. 2). Les gravures publiées dans l'ouvrage de Verdier et Cattois en 1855, proposent un état restitué de la façade avec les détails d'une fenêtre, des décors sculptés et du faux-appareil garni de fleurettes peint sur les murs intérieurs de la salle⁵ (fig. 3').

C'est sans doute à la suite de cette publication que la maison fut classée en 1862. Cependant, cette protection ne s'étendait qu'à la partie sud de l'édifice et il a fallu attendre les travaux de 1908-1910 pour que l'on comprenne que le mur du fond était un refend et que la parcelle médiévale s'étendait au-delà de celui-ci (fig. 4). Les photographies de cette époque montrent un édifice en très mauvais état. Aussi, en 1886 le propriétaire fit-il une demande de 1200 francs au Ministère des Beaux Arts pour entamer une restauration partielle de la maison⁶ (fig. 5). C'est à la mairie que fut

3. NAPOLÉONE 1998, p. 106-129.

4. TAYLOR, NODIER 1835.

5. VERDIER ET CATTOIS 1855, p. 149-152. Ce dessin n'est pas tout à fait exact puisque les fleurettes ne sont pas constituées d'une couronne de disques comme elles le sont en réalité.

6. Voir le dossier complet et les références dans NAPOLÉONE 1998, p. 106-111.

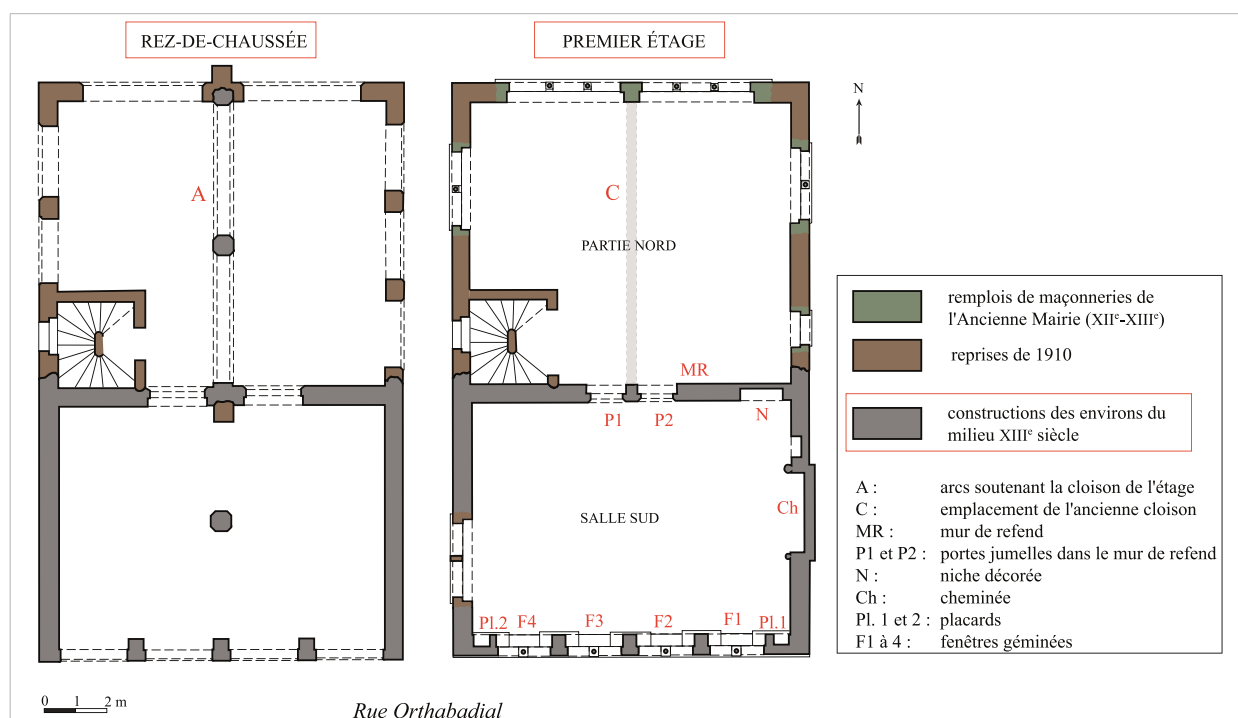


FIG. 4. PLANS DES DEUX NIVEAUX DE L'ÉDIFICE. À partir des dessins du projet de restauration d'Henri Chaîne (vers 1905), *Bibliothèque de l'architecture et du patrimoine DAO A-L. Napoléone.*



FIG. 5. « MAISON DE LA MONNAIE », façade sud sur la rue Orthabadiel, photographie avant travaux. *Cliché Mieusement n° 1204, Bibliothèque de l'architecture et du patrimoine.*



FIG. 6. « MAISON DE LA MONNAIE », reconstruction de la façade nord sur la place Vival. *Cliché Chaîne n° 36768, Bibliothèque de l'architecture et du patrimoine.*

adressée la réponse, lui rappelant qu'elle s'était engagée, cette même année, à acheter la maison et à en faire un musée en échange du déclassement et de la destruction du bâtiment dit de « l'ancienne Mairie » que le ministère avait accordés pour permettre l'élargissement de l'actuelle rue Gambetta⁷. La situation restant inchangée en 1887, les propriétaires envoyèrent un nouveau courrier au ministère réclamant, selon la loi du 30 mars de cette année, que l'édifice soit déclassé,

⁷ Élargissement qui devait permettre de détruire la halle de pierre bâtie à l'époque d'Henri IV et d'en rebâtir une autre plus grande, voir NAPOLÉONE 1998, p. 86-87.



FIG. 7. « MAISON DE LA MONNAIE », intérieur de la salle sud en cours de travaux, avant et après la réfection du plafond.
Clichés Chaine n° 36756, 36760 et 36773, Bibliothèque de l'architecture et du patrimoine.

faute de subsides permettant sa restauration. Ce n'est qu'en 1903 que le ministère demanda un rapport sur l'état du monument et un devis à l'architecte en chef du département du Lot, Henri Chaine. En même temps, la municipalité faisait l'acquisition de l'édifice ainsi que des bâtiments du quartier Orthabadial dans l'objectif de les détruire pour agrandir la place Vival située derrière, là où se tenait habituellement le Marché de la ville (fig. 2). Il apparaît clairement que la « Maison de la Monnaie », élevée dans cet espace et dans l'axe de la rue Lucien Cavalié, constituait une gêne pour l'aboutissement de ce projet. On peut suivre ainsi dans les courriers échangés en 1904 entre le Ministère et Henri Chaine, se faisant l'intermédiaire pour la commune, la liste de tous les arguments qui devaient amener à la destruction de l'édifice ou au déplacement de sa façade. On doit à la poigne de Lucien Magne, Inspecteur Général au Ministère des Beaux Arts, de pouvoir encore contempler ce bel édifice, rare témoin des demeures qui avaient été bâties dans ce quartier. Il se rendit sur place, força Chaine à faire le devis demandé et la municipalité à accepter le projet. Celui-ci fut fait en 1905, les travaux commencèrent en 1908.

Un certain nombre de photographies prises par Henri Chaine permettent de suivre ces travaux. Notons qu'en l'absence de façade à l'arrière, des fenêtres de « l'ancienne Mairie » furent insérées dans un nouveau mur bâti au nord sur la place du marché (fig. 6). Les façades latérales furent également largement reprises, ne laissant aucune maçonnerie d'origine dans cette partie septentrionale de l'édifice à l'exception des arcs soutenant l'ancien refend au rez-de-chaussée (fig. 4, A). D'autres photographies montrent encore les transformations opérées à l'étage dans la salle sud pour la mise en place de nouvelles poutres destinées à supporter le plancher des combles et le redressement des arcs des fenêtres (fig. 7). Les travaux de maçonnerie prirent fin en 1910 et les finitions durèrent jusqu'en 1915.

Comme cela avait été prévu, la « Maison de la Monnaie » servit de musée de la ville mais aussi de siège à la Société des Amis du Vieux Figeac fondée par Lucien Cavalié. Cependant, les restaurations et les consolidations effectuées sur l'édifice s'avèrent rapidement insuffisantes puisqu'en 1941 un rapport émanant de l'architecte en chef Paul Pillet faisait un tableau alarmant sur l'état des maçonneries de la façade sud et de son retour à l'ouest qui n'avaient pas fait l'objet de reprises en 1910⁸. Il est question de « ... maçonneries déformées, soufflées, déversées vers l'ouest sur une hauteur de 6 m... », désordres que l'architecte attribuait au mauvais état des fondations⁹. Il fut donc projeté de consolider le mur ouest et de démonter la façade sud pour la reconstruire d'aplomb. Cette deuxième campagne de travaux est malheureusement peu documentée, seul un croquis de la façade, où chaque pierre porte un numéro, témoigne du démontage et du remontage de la façade¹⁰. Certains numéros correspondants à ce croquis sont encore lisibles sur les blocs de la façade (fig. 8).

8. Voir le dossier complet et les références dans NAPOLÉONE 1998, p. 111-112.

9. Les sondages effectués alors pour vérifier l'état des fondations ont montré l'absence de structures de soubassement qu'il faut peut-être imputer à la hauteur de la nappe phréatique à cet endroit, proche du Célé, et qui était la cause de l'affaissement de la façade.

10. Ce document est conservé à l'agence des bâtiments de France de Cahors.

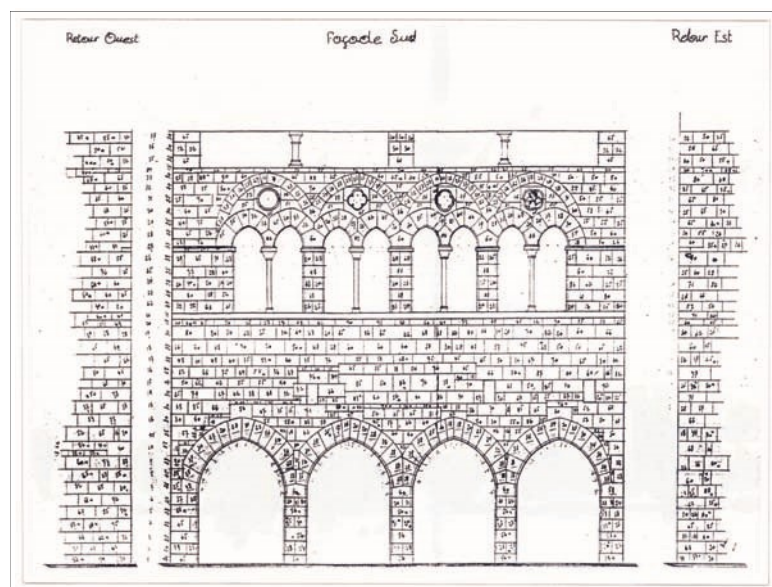


FIG. 8. « MAISON DE LA MONNAIE », croquis de la façade sud portant la numérotation de chaque bloc et vestiges de cette numérotation sur l'une des fenêtres. Archives des Bâtiments de France du Département du Lot.

Le décor peint de la salle sud au premier étage

Il est donc extraordinaire de constater que, malgré les travaux importants effectués en 1910 et le remontage de la façade en 1941, la salle sud conserve encore des traces du décor peint qui recouvrait ses murs au Moyen Âge¹¹. Sans doute, ces vestiges devaient-ils être suffisamment visibles pour que l'on ait pensé à les préserver lors du démontage de 1941¹². En effet, les numéros d'abord inscrits sur la face interne des blocs se trouvent portés sur la face externe au-dessus du niveau des coussièges des fenêtres du premier étage, là où commencent à apparaître les vestiges d'enduit peint. On peut penser que c'est la présence de ce décor a guidé ce changement de parti.

Avant la campagne de restauration, seuls restaient visibles les rinceaux de palmettes rouges dans le fond de la niche du mur de refend, quelques traits rouges épars, vestiges du faux-appareil sur les mur sud, est et nord, ainsi que sur la paroi nord du mur de refend (fig. 4, N, MR), et quelques rares petites fleurettes rouges sur le mur de refend près d'une porte et sur la hotte de la cheminée (fig. 4, P1 et Ch). Enfin, il faut ajouter à cette liste deux pierres marbrées de rouge et de jaune autour de l'arc d'embrasure de la première fenêtre géminée à l'est (fig. 4, F1). Le nettoyage des murs a permis de découvrir de nombreuses séquences du faux-appareil de pierre et des motifs de fleurettes qui le décoraient. Il a également mis au jour le décor des arcs d'embrasure des fenêtres géminées mais aussi une partie de celui qui se développait sur les tympans, autour des *oculi*. L'observation du mur sud et le relevé qui en a été fait, permettent enfin de rendre compte de l'état de la maçonnerie après les deux campagnes de travaux effectuées au XX^e siècle, avec les blocs qui ont été remplacés, sans doute en 1910, ou encore ceux qui ont été déplacés, peut-être en 1941. L'extension du décor semble indiquer que le plafond est aujourd'hui plus bas qu'à l'origine puisque le faux-appareil marbré des arcs d'embrasure est coupé dans sa partie supérieure (fig. 9). Les photographies anciennes montrent en effet que tous les bois du plafond avaient été changés et des corbeaux mis en place sous les nouvelles poutres transversales, entraînant une légère modification du niveau du plancher (fig. 7).

11. On comprend de fait pourquoi aucun vestige d'enduit ne recouvre les joints du mur de façade.

12. Rappelons les dessins effectués au XIX^e, VERDIER et CATTOIS 1855, p. 149-152.

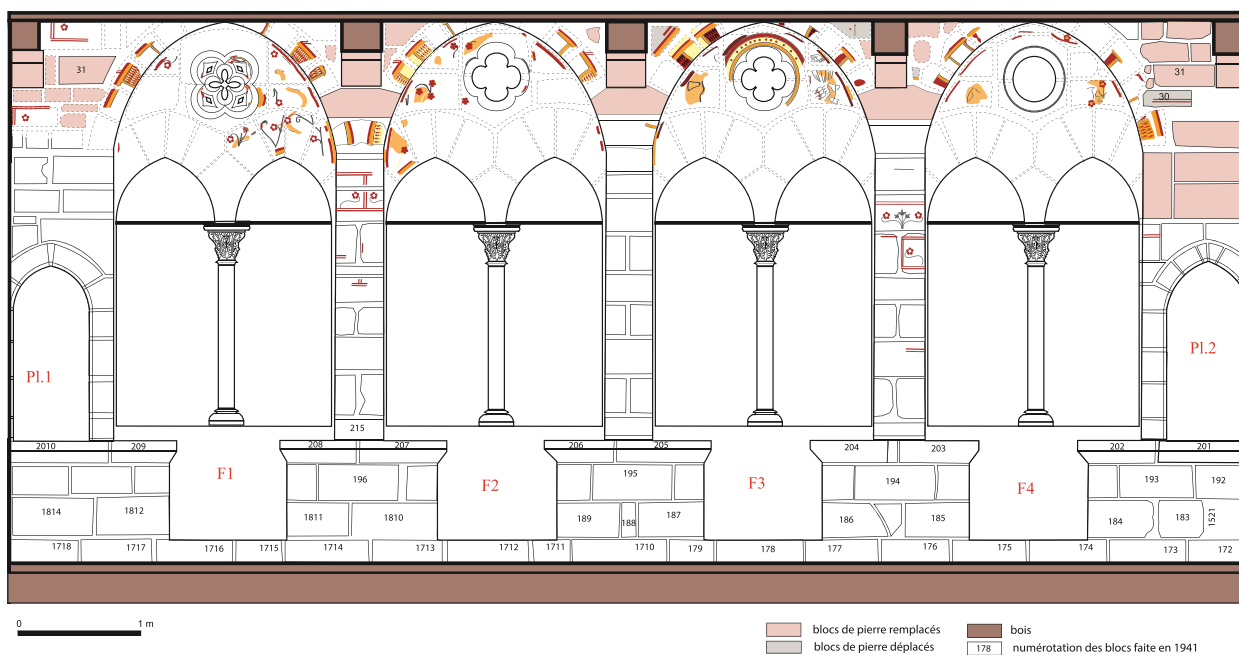


FIG. 9. « MAISON DE LA MONNAIE », relevé du parement intérieur de la façade sud. DAO A.-L. Napoléone.

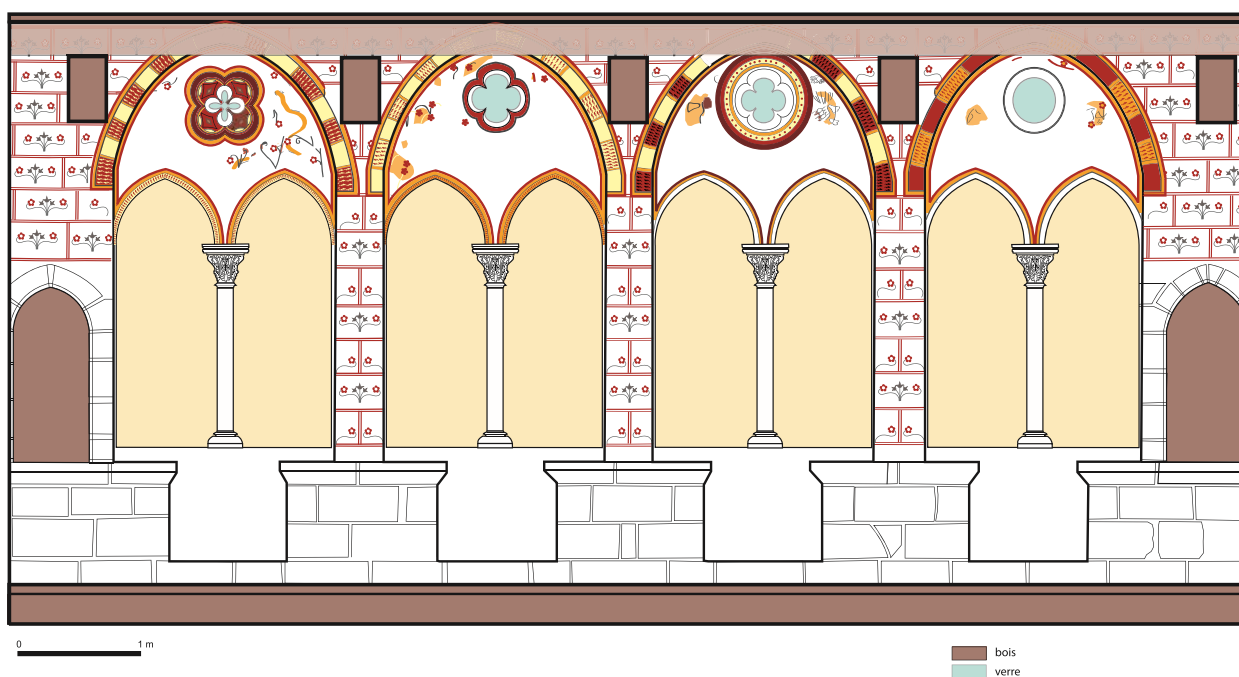


FIG. 10. « MAISON DE LA MONNAIE », hypothèse de restitution du décor peint du mur sud. DAO A.-L. Napoléone.

Les motifs décoratifs peints sur le mur sud étant en grande partie répétitifs, nous proposons une hypothèse de restitution de son développement, que nous commenterons au fur et à mesure, laissant en blanc les parties qui ne conservent aucun indice de séquence de décor comme sur les tympans (fig. 10). Pour cette restitution nous avons figuré les anciennes poutres transversales qui soutenaient les solives telles que nous les montrent les photographies prises au cours des travaux de 1910 et qui nous paraissent authentiques (fig. 7).

Le faux-appareil de pierres qui « tapissait » les murs

En dehors des décors de la niche nord et des tympans des fenêtres sud, les murs étaient recouverts d'un motif de faux-appareil de pierre composé de doubles lignes rouges délimitant les joints. Ces traits avaient été tracés sur un fond blanc préalablement passé sur la maçonnerie¹³. Les vestiges montrent que ce décor recouvrait les murs de la salle sud et au moins une des deux salles nord de l'édifice (fig. 4)¹⁴. Ces blocs étaient ornés de fleurettes déployant leurs cinq pétales rouges autour d'un cœur rond et blanc. Elles étaient groupées par deux, tantôt disposées en bouquets autour de trois feuilles grises en étoile (fig. 3'), tantôt isolées à chaque extrémité d'un bloc au bout d'une tige grise fine et souple (fig. 11). Une séquence est conservée sur le trumeau qui sépare la troisième et la quatrième fenêtre (fig. 9), elle indique une alternance verticale des deux motifs. Il s'agit en fait très certainement du même motif que le support étroit du trumeau ne permet pas de développer entièrement une assise sur deux. Il nous paraît donc plus vraisemblable de restituer le bouquet sur chaque bloc, de façon répétitive, comme le sont en général les motifs qui décorent les faux-appareils du XIII^e siècle¹⁵. Malgré l'absence totale de vestiges, on peut penser que le faux-appareil recouvrait également les piédroits des deux placards situés aux extrémités du mur (fig. 9, Pl.1 et 2), mais les claveaux avaient probablement bénéficié d'une mise en valeur particulière que nous ne pouvons restituer faute d'indices. De la même façon, aucune trace ne semble être conservée au-dessous du niveau des coussièges, on ne sait si le décor de faux-appareil se poursuivait à ce niveau ou si l'on avait prévu un traitement de plinthe pour la partie basse.



FIG. 11. FLEURETTE DÉCORANT LE FAUX-APPAREIL DE MUR conservée sur le troisième trumeau du mur sud.
Cliché A.-L. Napoléone.

La niche du mur de refend

Sur le mur de refend, à gauche de la cheminée (fig. 4, MR et N), s'ouvre une grande niche qu'il était prévu de laisser ouverte puisqu'aucune feuillure n'a été taillée et qu'aucune trace de gonds susceptibles d'accueillir un système de fermeture n'est visible sur les piédroits (fig. 12). Cette première constatation s'accorde donc avec la présence du décor qui se trouve à l'intérieur. Il s'agit d'une composition végétale formée de longues tiges vermillon s'enroulant et s'achevant en palmettes de même couleur, dont les lobes sont tantôt refermés, tantôt déployés. Ce décor monochrome occupe le fond de la niche, juste au-dessous de l'arc. On avait prévu de placer deux rayons de bois dans des rainures creusées dans les joints des tableaux mais on ne peut assurer que ces aménagements soient contemporains des décors ; la présence d'une planche barrant la composition végétale peut laisser penser au contraire que les deux faits ne sont pas synchrones. Cette niche présente cependant des traces surprenantes : le décor de palmettes rouge vif qui occupe la partie supérieure cohabite

13. Voir chapitre *infra* pour les techniques utilisées.

14. La salle nord-est. La présence de deux portes au centre du mur de refend laisse penser qu'elles donnaient chacune sur une pièce ou sur une pièce et un espace de dégagement à l'arrivée de l'escalier.

15. Voir des exemples comparables dans le chapitre *infra*.

avec le motif du faux-appareil décoré de fleurettes qui est conservé en bas dans un rouge plus sombre. Il faut reconnaître que les deux ornements s'accordent mal. Par ailleurs, une bande verticale apparaît sur les tableaux résultant du bûchage de la pierre à une dizaine de centimètres du fond de la niche. De part et d'autre de cette bande, dans la partie supérieure de la niche, les traces des joints du faux-appareil ne correspondent pas et ne sont pas tracés avec la même nuance de rouge. Ces détails trahissent peut-être des réaménagements et peuvent laisser penser que la composition végétale appartient à un état postérieur.

On note enfin les traces conservées autour de la niche qui montrent comment la trame quadrillée du faux-appareil avait été rompue autour de l'arc pour évoquer les lignes de coupe des claveaux. Une pierre en forme d'amande ornait la clé ; aucune trace ne permet de dire si ces claveaux étaient également décorés de fleurettes.

Le décor des fenêtres

Les belles fenêtres géminées qui donnaient sur l'artère principale du quartier Orthabadiel avaient fait l'objet d'un décor particulier¹⁶. Dans le même esprit que l'ornementation des murs, un faux-appareil reprenait le tracé des claveaux des arcs d'embrasures et les tympan étaient décorés de réseaux végétaux reprenant le motif de fleurettes (fig. 9 et 10). Ils encadraient les *oculi* dont chaque moulure était individualisée par une couleur différente. À ce tableau aux tonalités vives il faut sans doute imaginer d'ajouter des verres colorés fixés à l'intérieur de ces petites ouvertures. La palette des décors peints ne semble pas très variée ; le noir et le gris sont utilisés pour cerner les plages de couleurs ou pour tracer les tiges des compositions végétales ou des contours ; on trouve également une ocre jaune, un jaune très pâle et deux tons de rouge : le premier, largement utilisé, a servi à tracer les lignes du faux-appareil et tire sur les tonalités du pourpre ; le second, plus sombre, se rapproche du brun.

Un certain nombre de blocs ont été changés dans la partie supérieure du mur lors de la réfection du plafond en 1910 (fig. 9). Il nous manque ainsi la plus grande partie du faux-appareil qui ornait le mur au-dessus des arcs ainsi que le décor de quelques claveaux qui ont été remplacés par de gros blocs permettant de mieux asseoir les consoles soutenant les nouvelles poutres du plafond. Cependant, ces décors étant répétitifs, il est possible de les restituer avec une marge d'erreur réduite (fig. 10).

La première fenêtre (à partir de l'est, soit à gauche sur les dessins)

Chaque fenêtre se distingue de ses voisines par le décor qui recouvre son tympan mais aussi par les couleurs du faux-appareil de marbre redessinant les claveaux autour de l'arc d'embrasure. Au-dessus de la première fenêtre géminée, ce sont des claveaux crème et rouge tachetés pour imiter les veines du marbre qui alternent¹⁷. Les joints sont signalés



FIG. 12. NICHE DU MUR DE REFEND et son décor peint. Cliché A.-L. Napoléone.

16. Ce décor devait être peu visible de l'intérieur de la pièce à cause de la lumière du sud pénétrant abondamment par les quatre baies.

17. La restitution de l'emplacement des blocs colorés et des joints s'est aussi appuyée sur les traces conservées sur les tableaux de l'arc d'embrasure.



FIG. 13. VESTIGES DE DÉCORS DES JOINTS, constituées de lignes rouges à la deuxième fenêtre. Cliché D. Buffarot.

par une mince bande ocre. Un cerne noir délimite les blocs et les joints, et deux bandes respectivement jaune et rouge redessinent les contours de l'extrados. Cette limite s'interrompt au niveau du quatrième claveau en partant du sommier droit sans aucune raison apparente et reprend au-dessous. Des lignes du faux-appareil de mur partant de la bande rouge de l'extrados nous assurent qu'aucun autre décor n'encadrerait les arcs.

Les limites du tympan, sous l'arc d'embrasure de la fenêtre, sont également marquées par une double bande jaune et rouge ; elles se poursuivent autour des petits arcs brisés de la fenêtre géminée, au-dessus d'une bande crème tachetée de rouge bordant les intrados¹⁸. La surface du tympan, ainsi délimitée, est largement occupée par l'oculus en forme de quadrilobe. L'ouverture est formée d'un trèfle à quatre feuilles entouré de quatre petits jours en losange. Les chanfreins successifs qui bordent ces ouvertures et qui constituent l'ébrasement de l'oculus ont été peints en rouge alors que des bandes rouges, rouge foncé et jaunes retracent plusieurs fois ses contours, évoquant ainsi un motif floral. Les vestiges du décor appliqué autour montrent plusieurs tiges souples, tracées en gris sur fond blanc, au bout desquelles s'accrochent des fleurettes rouges au cœur blanc comme celles qui ornent les blocs du faux-appareil. Dans ce réseau végétal, où malheureusement peu d'éléments restent visibles, ondule un ruban jaune, peut-être un phylactère.

La deuxième fenêtre

L'arc d'embrasure de la fenêtre voisine conserve également les traces du faux-appareil de marbre qui le décorait. Ici alternaient des claveaux de couleur crème tantôt unis, tantôt tachetés de rouge. Ces taches, sans doute exécutées au pinceau, sont orientées tantôt horizontalement, tantôt verticalement par rapport à l'axe du claveau. Des lignes conservées aux limites des joints, en haut et à gauche de l'arc, peuvent laisser penser que ceux-ci étaient soulignés de rouge de part et d'autre des bandes jaunes qui les signalaient (fig. 13). Comme sur la fenêtre précédente, des bandes rouges et jaunes redessinent l'extrados de l'arc d'embrasure et les limites du tympan. Ici, c'est une bande jaune tachetée de rouge qui borde l'intrados des deux petits arcs de la fenêtre.

18. Il se peut que ces bandes rouges et jaunes aient été prolongées sur les piédroits de la fenêtre mais nous n'en avons relevé aucune trace plus que sur les autres ouvertures.

Le quadrilobe formant l'oculus est plus simple et plus largement ouvert que celui de la première fenêtre. La peinture qui bordait directement son pourtour n'a laissé aucun vestige mais les traces d'un second cerne rouge subsistent. Les nombreuses traces de peinture ocre jaune relevées sur le tympan laissent penser que cette couleur servait de fond à la composition végétale qui apparaît au-dessus. De façon assez proche de la première fenêtre, des tiges grises ou jaune pâle semblent s'enrouler et s'entrelacer pour donner naissance à des fleurettes entièrement rouges se distinguant ainsi de celles à cœur blanc de la première baie.

La troisième fenêtre

Le faux-appareil de marbre redessinant les claveaux de l'arc d'embrasure de la fenêtre suivante montrait une alternance de pierres jaune pâle et de pierres rouges tachetées de noir, toujours séparées par des joints jaunes. Comme sur les deux autres ouvertures, des bandes jaunes et rouges suivent l'extrados de l'arc, en revanche, ce sont des bandes jaunes et rouge foncé qui délimitent ici le tympan.

Le quadrilobe qui forme l'oculus est quasiment identique à celui de la seconde fenêtre¹⁹, il a fait cependant l'objet d'un ornement peint plus important. Aucune trace de peinture ne subsiste dans l'embrasure, mais la baie avait été encadrée de plusieurs bandes circulaires colorées : de l'intérieur vers l'extérieur, une bande jaune cernée de gris, une bande jaune pâle parsemée de points rouges, une bande rouge et une bande rouge foncé. L'oculus ainsi mis en valeur prend une place très importante sur le tympan au détriment du décor périphérique. Malgré les maigres traces conservées, il ne semble pas qu'une composition végétale ait été le sujet de ce décor. Si des traits gris apparaissent çà et là, évoquant éventuellement des tiges, on note en revanche l'absence totale de fleurettes sur ce tympan. Quelques taches jaunes apparaissent cependant sur lesquelles sont dessinées des formes en clochettes (des fleurs ?) et un visage au-dessus de plumes ou d'écaillés à droite de l'oculus (fig. 14). Si on a pu penser qu'il s'agissait de vestiges d'un décor postérieur, l'utilisation du cerne noir et des mêmes teintes que dans le reste du décor (ocre jaune, rouge et rouge foncé) pour la partie basse du motif, nous amène à envisager que ce visage fasse partie du même programme que les compositions végétales. Cette fenêtre cependant, par l'utilisation du rouge foncé pour cerner le tympan, la mise en valeur importante de l'oculus et le choix d'un décor figuré, se distingue visiblement des autres.

Au-dessus de l'arc d'embrasure et à gauche, se trouve un bloc portant un décor peint. Il s'agit de deux bandes accolées rouge et jaune et d'un autre trait rouge (fig. 9). Ces bandes parfaitement rectilignes ne peuvent avoir participé au décor de l'arc de la fenêtre, il s'agit donc d'un bloc déplacé. Peut-être provient-il des piédroits des arcs d'embrasure où la double bande de l'extrados se serait prolongée, comme le montre l'exemple plus tardif du décor des fenêtres de la demeure dite « Hôtel des Templiers » sise place Champollion à Figeac même²⁰. Le deuxième trait rouge serait peut-être alors un vestige du décor de faux-appareil. En l'absence de traces « en place » nous n'avons pas restitué ce décor sur les piédroits des arcs d'embrasure.



FIG. 14. VISAGE D'UN PERSONNAGE peint sur le tympan de la troisième fenêtre. Cliché D. Buffarot.

19. De légères différences apparaissent de l'extérieur.

20. NAPOLÉONE 1998, fig. p. 198-199 (vol. II).



FIG. 15. VESTIGES DE REPÈRES PRÉPARATOIRES à la mise en place du décor autour de la deuxième fenêtre. Cliché D. Buffarot.

La quatrième fenêtre

La dernière fenêtre était ornée d'un faux-appareil de marbre constitué de blocs rouges et de blocs jaunes tachetés de rouge. Nous retrouvons les joints jaunes et les bandes jaune et rouge autour de l'extrados et du tympan. De façon symétrique à la première fenêtre, on peut noter l'arrêt des bandes rouge et jaune au-dessus du quatrième claveau à gauche de la fenêtre.

L'oculus circulaire n'a conservé de son décor peint qu'un simple cerne gris autour de son embrasure alors que le tympan était orné d'une composition végétale où des fleurettes rouges à cœur jaune apparaissaient au milieu d'un entrelacs de fines tiges grises. Cette fenêtre est celle dont le décor peint a gardé le moins de vestiges.

Hypothèses sur les techniques utilisées mises en œuvre

Nous n'avons malheureusement que très peu d'informations directes sur les techniques utilisées pour l'élaboration de ce décor peint et nous avons été réduit à des hypothèses que l'observation des vestiges nous a permis de faire²¹.

La qualité de conservation des vestiges peints et la nature de l'enduit laissent penser que le décor a été réalisé avec une peinture à la chaux passée sur un badigeon humide permettant ainsi une carbonatation de l'ensemble. Cette technique nécessite au préalable l'humidification de la pierre ; c'est sur celle-ci qu'est alors passé un badigeon de chaux aérienne en pâte diluée, donnant aux murs cette couleur blanche qui sert de fond aux motifs de faux-appareils. Après un séchage partiel, le décor est appliqué avec des peintures constituées de pigments et de chaux servant de liant²². La présence de repères de construction portés sur l'enduit sec peut également laisser penser que celui-ci a été ré humidifié dans un second temps pour appliquer le décor permettant ainsi une meilleure accroche de celui-ci. Nous n'avons aucune

21. Nous regrettons en effet de n'avoir pu trouver ces détails dans le rapport de restauration des peintures (MARINESCU, MUCCI 2013) et nous tenons à remercier chaleureusement Jean-Marc Stouffs, restaurateur, qui a bien voulu répondre à toutes nos questions et nous éclairer sur bien des points.

22. Technique évoquée par le moine Théophile, ESCALOPIER 1843, p. 26 et 30.

information sur les pigments utilisés, mais la lecture des chapitres sur la fabrication des couleurs du traité de Cennino Cennini, donne à penser qu'ils proviennent de terres²³.

Le décor de la salle sud de la « Maison de la Monnaie » est simple mais d'une grande régularité. Pour tracer un faux-appareil homogène, il était nécessaire d'établir des repères horizontaux et verticaux. Ceux-ci étaient tracés en claquant une corde imprégnée de pigment sur l'enduit sec. L'observation des vestiges a permis de trouver les probables vestiges d'un repère vertical au-dessus du faux-appareil de marbre de la deuxième fenêtre (fig. 15). Il s'agit d'une ligne fine de couleur rouge ayant laissé une trace irrégulière sur les microreliefs de l'enduit. De la même façon, pour ne pas choquer le regard, il fallait que les faux-appareils de marbre qui encadrent les arcs d'embrasure aient une épaisseur constante au-dessus de chaque fenêtre et que les joints aient une direction parfaitement rayonnante par rapport aux centres des arcs brisés. Pour cela, il était également nécessaire de tracer préalablement quelques repères sur l'enduit sec avant de peindre les contours du décor. Quelques traces de ces repères ont été trouvées, toujours sur la deuxième fenêtre : il s'agit de fines lignes ou de points rouges marquant l'emplacement et l'orientation des joints déterminant également la profondeur des claveaux. Ces repères étaient ensuite recouverts par le cerne noir qui délimitait les joints et les blocs comme nous pouvons le voir sur la fig. 15. Pour tracer des lignes et des courbes d'un repère à l'autre, il est probable que l'on ait utilisé des règles et des gabarits.

De la même façon, la régularité de la taille des fleurettes laisse penser qu'elles ont été peintes au pochoir²⁴. Un tel outil, découpé dans du parchemin, fut retrouvé à Meaux en Angleterre, il a permis de peindre des rosaces à six pétales et date sans doute du XIV^e siècle²⁵. Dans le cas des fleurettes de la maison « de la Monnaie », l'observation laisse penser que le pochoir était découpé de cinq petits disques répartis en couronne ; une fois qu'ils étaient reportés sur le mur, le peintre réalisait au pinceau le cercle central constituant le cœur de la fleurette ; dans bien des cas, on peut noter en effet l'irrégularité de ce cercle tracé à main levée (fig. 16).

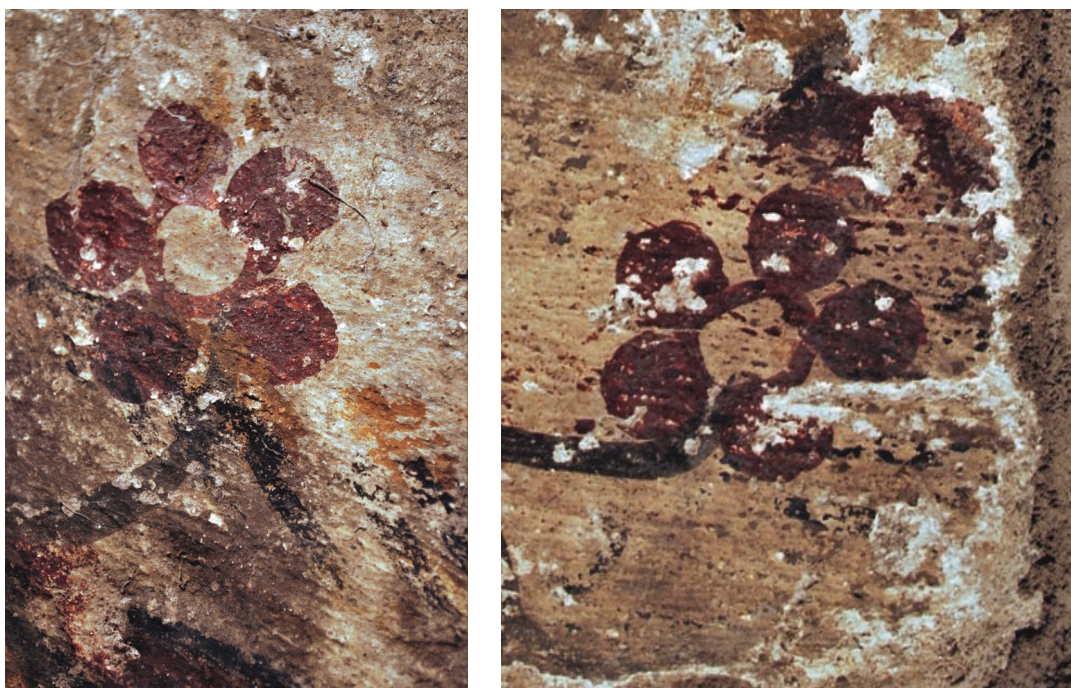


FIG. 16. DÉTAIL DES FLEURETTES DE LA PREMIÈRE FENÊTRE, cercle central visiblement tracé à la main. Cliché D. Buffarot.

23. MOTTEZ s.d. p. 25.

24. Une légère irrégularité apparaît systématiquement, chaque fleurette présente en effet deux pétales très rapprochés et deux autres très écartées.

25. Publié entre autres dans BINSKI 1992, p. 63.



FIG. 17. FAUX-APPAREIL DÉCORÉ DE BOUQUETS trouvé dans la salle est de la maison n° 71 de la rue du Cheval-Blanc à Cahors. Cl. Philippe Poitou, © Inventaire général Région Midi-Pyrénées et relevé de Françoise Delmond, © Inventaire général Région Midi-Pyrénées.

D'autres décors peints contemporains

Le faux-appareil mural, qu'il soit simple, décoré de fleurettes ou d'autres motifs, qu'il soit encore coloré ou marbré, a rarement fait l'objet d'une étude attentive. Ce motif est pourtant très fréquent dans la peinture médiévale, non seulement dans les décors intérieurs des maisons mais également dans ceux des édifices religieux et militaires, utilisé seul ou pour servir de fond à une scène figurée. Vu que de tels ornements se rencontrent couramment dans la peinture depuis l'Antiquité²⁶ et jusqu'à une époque récente, on les pense difficilement datables. Pourtant, une observation plus fine de ce motif, comme des autres motifs couvrants, permettrait certainement de cerner des tendances pour chaque époque.

Le faux-appareil décoré d'un bouquet de fleurettes et de petites feuilles en étoiles peint sur les murs de la salle sud de la « Maison de la Monnaie » reste pour l'instant un exemplaire unique. Aucun motif identique n'a pu être trouvé à ce jour. Le plus proche serait sans doute celui qui décorait le grand faux-appareil peint sur les murs d'une salle du premier étage du bâtiment est, au n° 71 de la rue du Cheval-Blanc à Cahors, dont les lignes de coupe étaient signalées par un simple trait rouge sur fond jaune. Sur chaque bloc en effet, était représenté un bouquet de tiges souples dont certaines s'achevaient par de petites feuilles en étoiles dont la délicatesse rappelle celles de la « Maison de la Monnaie ». Cependant, ces bouquets ne



FIG. 18. FAUX-APPAREIL DÉCORÉ DE RINCEAUX ET DE FLEURETTES, dans la tour de Teyssieu (Lot). Cliché G. Séraphin.

26. AUTENRIETH 1997, p. 57-71.

comprenaient apparemment aucune fleurette (fig. 17)²⁷. Proche également par le traitement de la fleurette dans un cadre végétal, le faux-appareil qui recouvre les murs des pièces des deuxième et troisième étages de la tour de Teyssieu montre des pierres cernées de rouge sur fond blanc où seuls les joints verticaux sont signalés par un double trait décoré de part et d'autre de trois points rouges (fig. 18). L'intérieur des blocs est orné d'une tige jaune qui s'enroule doucement autour d'une fleurette rouge à cœur jaune reportée au centre. Des ramifications se déploient de cette tige pour donner naissance à des bourgeons rouges ou à de petites feuilles en étoile rappelant celles plus gracieuses de la « Maison de la Monnaie »²⁸. Toujours dans un contexte végétal mais plus éloigné quant au style et à la forme, le décor de faux-appareil conservé au n° 65 de la rue Delpech à Cahors, montre des pierres constituées de blocs très longs, cernés de traits rouges sur fond clair ; seuls les joints verticaux sont marqués par une bande jaune (fig. 19). À l'extrémité de chaque bloc, trois points rouges s'accrochent de part et d'autre des joints jaunes comme à Teyssieu. Une branche garnie de feuilles fines évoquant les aiguilles d'un résineux est simplement tracée en quelques traits vert-gris à l'intérieur de chaque bloc ; elle s'enroule autour d'une fleurette rouge formée de cinq pétales irréguliers disposés autour d'un cœur blanc²⁹. Un motif similaire décore la voûte de la chapelle Saint-Nicolas de l'église souterraine de Saint-Émilion. On peut encore évoquer les faux-appareils où une simple fleurette est reportée sur chaque bloc, mais le motif est alors sorti de son contexte végétal. On en trouve à la cathédrale de Cahors servant de fond aux prophètes représentés en pied sur les parois de la coupole occidentale ; il est formé de doubles traits sombres sur fond crème³⁰. À Figeac, un décor de faux-appareil à fleurettes a également été trouvé sur des murs de la maison Belgaric sise 2, impasse Bonhomme. Le motif transparait au sud, où se trouve



FIG. 19. FAUX-APPAREIL DÉCORÉS DE RINCEAUX ET DE FLEURETTES AU N° 65 DE LA RUE DELPECH À CAHORS. Cliché A. Charrier.

27. SCELLES 1999, p. 196. Construction de la première moitié du XIII^e siècle ayant conservé des vestiges antérieurs.

28. SÉRAPHIN 2014, p. 362-365, la construction de l'édifice a commencé peu après 1232, mais l'analyse des constructions montre qu'elle fut effectuée en plusieurs campagnes, sans doute jusque vers la fin du XIII^e ou le début du XIV^e siècle.

29. CHARRIER 2013, p. 6 à 8. Ce décor est daté du XIII^e siècle.

30. BRU 2011, p. 158-160. Le décor des coupoles aurait été effectué vers la fin du XIII^e siècle.



FIG. 20. RINCEAU FLEURI SUR LE TYMPAN D'UNE FENÊTRE de la maison n° 42 de la place de la Daurade à Cahors. Cl. Philippe Poitou, © Inventaire général Région Midi-Pyrénées.



FIG. 21. RINCEAU FLEURI SERVANT DE FOND À UNE FRISE D'ÉCUS, 6, rue Notre-Dame à Périgueux. Cliché P. Ricarrère.

la cheminée, alors que les trois autres murs de la salle sont recouverts d'un faux-appareil uni. Tout comme à la « Maison de la Monnaie », deux traits rouges sur fond blanc délimitent les lignes de coupe et le motif de fleurette est reporté à l'intérieur du bloc au pochoir³¹ ; on ne peut exclure cependant que ce motif ait été accompagné de tiges et de feuilles qui ont pu disparaître sous la couche de poussière qui recouvre toujours les murs³². Toujours à Cahors, au n° 52 de la rue de Lastié des fleurettes rouges ornent le faux-appareil découvert dans l'embrasure de la fenêtre de la pièce arrière du rez-de-chaussée ; les joints sombres découpent des blocs aux angles arrondis et dessinent une petite perle au centre de chaque raccord vertical³³. De faux-appareils unis sont également assez fréquents. Citons à titre d'exemple celui tracé en rouge sur fond blanc découvert au deuxième étage de la maison qui s'élève dans l'impasse de Cavalier à Villeneuve-d'Aveyron ; il est particulièrement bien conservé, alors qu'au premier étage de maigres vestiges indiquent que les murs étaient ornés de la même façon, mais avec une fleurette et un rinceau comme à Teyssieu. Ici aussi, seuls les joints verticaux sont formés d'un double trait cantonné de part et d'autre de trois boules rouges³⁴. On peut également signaler l'élégant faux-appareil pourpre à joints blancs qui recouvre les murs d'une salle du premier étage de l'hôtel dit « des Templiers » à Figeac même³⁵.

Ces exemples montrent la grande variété de faux-appareils élaborés durant le XIII^e siècle dans un espace géographique relativement restreint. Ce motif très répandu est utilisé aux XIII^e

31. Il s'agit également de fleurettes à cinq pétales rouges autour d'un cœur blanc.

32. Ces informations et les photographies de ce décor m'ont aimablement été fournies par Didier Buffarot et Priscilla Malagutti que je remercie. L'édifice attend des travaux de rénovation depuis quelques années. La cheminée qui subsiste sur le mur sud indique que la maçonnerie date de la seconde moitié du XIII^e ou du XIV^e siècle.

33. SCELLES 1999, p. 196, cette maison est datée de la fin du XIII^e siècle.

34. GOUTAL 2002, p. 345, l'édifice aurait été bâti vers la fin du XIII^e ou le début du XIV^e siècle.

35. NAPOLÉONE 1998, p. 179. Un décor identique se trouve dans le prieuré grandmontain de Francou à Lafrançaise (82).

et XIV^e siècles dans toutes les régions de France et au-delà, avec des variations tout aussi importantes. Bornons-nous à signaler le faux-appareil qui recouvre les murs de l'église de Selling dans le Kent (GB), dont les joints sont marqués par un double trait, comme à Figeac, alors que la fleurette centrale est accrochée à une tige souple qui se divise pour donner naissance à des bourgeons et à des feuilles comme à Teyssieu³⁶. La fréquence de ce motif dans les édifices médiévaux de la ville de Provins a permis à Olivier Deforge d'ébaucher une typologie grâce à un échantillon de vestiges important³⁷. Eugène Viollet-le-Duc en a reproduit quelques-uns dans son *Dictionnaire*³⁸ et on en trouve également un certain nombre dans l'ouvrage de Pierre Gélis-Didot et Henri Laffilée, avec des formules très proches de celle de la « Maison de la Monnaie », en particulier les bouquets de trois fleurs (de lys ?) qui décorent un faux-appareil peint dans la chapelle Saint-Crépin à Évron (Mayenne), ou un autre, très proche de celui de Teyssieu, malheureusement attribué vaguement à une église du bord de Seine (Normandie)³⁹.

Les décors des tympanes des fenêtres de la « Maison de la Monnaie », bien que très fragmentaires, peuvent être restitués sous la forme de rinceaux peuplés de fleurettes, à l'exception de la troisième ouverture. Nous ne connaissons à l'heure actuelle qu'un seul décor similaire, peint sur le tympan d'une fenêtre de la salle de la maison sise au n° 42 de la rue de la Daurade à Cahors. Il s'agit d'une tige arborescente rouge sur fond jaune, parsemée de fleurettes rouges à cœur blanc (fig. 20). Notons que la salle était ornée d'un faux-appareil timbré de fleurettes, programme décoratif qui est donc assez proche de celui de la salle sud de la « Maison de la Monnaie »⁴⁰. Les rinceaux fleuris apparaissent cependant dans d'autres cadres que celui des tympanes de fenêtres et sont utilisés pour servir de fond ou pour combler un espace laissé vide. Ainsi, dans la maison n° 6 de la rue Notre-Dame, à Périgueux, ils couvrent le fond d'une frise garnie d'écus, au-dessus d'un faux-appareil sans décor (fig. 21)⁴¹. À Hérisson, dans l'Allier, un décor peint relevé au XIX^e siècle dans la maison dite « la Synagogue », montrait un monstre ailé à longue queue derrière lequel se déployait un rinceau fleuri meublant l'espace au-dessus de la queue de la créature⁴². Apparemment plus tardifs, les rinceaux fleuris qui ornent la voûte du collatéral nord de l'église de Gluges (46) sont constitués de fines tiges vertes et de fleurettes à cinq lobes sur fond clair. L'état des enduits laisse seulement supposer que ces rinceaux occupaient un espace délimité par des bandes longeant les arcs de la voûte et imitant des liernes⁴³. Le motif de la fleurette particulièrement décoratif, utilisé pour orner de faux-appareils ou peupler les rinceaux, est également présent dans des scènes historiées tapissant les fonds derrière les personnages : ainsi sur le mur oriental du chevet de l'église du prieuré de La Grange à Durance (47) sur lequel sont représentés Saint Étienne et Saint Christophe⁴⁴.



FIG. 22. RINCEAU FLEURI DÉCORANT LES SOLIVES D'UN PLAFOND DE LA MAISON DE LA PLACE DES CONQUES À VILLENEUVE-D'AVEYRON, Cliché Ch. Évrard, ABR.

36. BINSKI 1992, p. 63. Ce décor aurait été réalisé dans le courant du XIII^e siècle.

37. DEFORGE 2007 (sans pagination). On en trouve également à Cluny, voir GARRIGOU GRANDCHAMP, SALVÈQUE 1999, p. 25, 37, 40, 48 et 60.

38. VIOLLET-LE-DUC 1864, t. 7, p. 105.

39. GELIS-DIDOT, LAFILLÉE 1889, pl. 26 et 30.

40. SCELLES 1999, p. 196, ce décor date du deuxième état de la maison c'est-à-dire de la deuxième moitié du XIII^e siècle.

41. COSTANTINI 2005, p. 256, RICARRÈRE 2007, p. 378-381 et DARTUS 2012, vol. 1 p. 51-60 (chapitre écrit par Pascal Ricarrère), à la p. 52, il est fait mention d'un vestige de fleurette dans la partie basse du mur nord qui aurait décoré une partie du faux-appareil. Décor appartenant à un ensemble daté largement de la deuxième moitié du XIII^e ou du XIV^e siècle.

42. GELIS-DIDOT, LAFILLÉE 1889, pl. 38.

43. BRU 2011, p. 240. Ces peintures sont datées de la fin du Moyen Âge.

44. GABORIT 2002, p. 81.

Le motif du rinceau fleuri ne décore pas uniquement les murs ; il orne également les poutres des plafonds. Des vestiges de polychromie découverts sur le plafond d'une maison donnant sur la place des Conques à Villeneuve-d'Aveyron (12), montrent que l'on aimait également en recouvrir les solives (fig. 22)⁴⁵. Ce motif apparaît enfin dans la sculpture, preuve de son succès au début de l'époque gothique, et c'est sur les fenêtres géminées de la « Maison de la Monnaie » de Figeac que l'on en trouve une des plus belles illustrations, décorant les amortissements des moulures des sommiers et des piédroits, à côté de palmettes et de feuilles, où subsistent de maigres vestiges de polychromie, faibles traces des rehauts colorés qui avaient été appliqués pour orner les baies⁴⁶.

Les peintures qui décoraient la belle salle sud de la « Maison de la Monnaie », peuvent apparaître d'une grande simplicité pour la pièce principale d'une demeure, équipée de tous les comforts, et dont les fenêtres étaient abondamment décorées de sculptures. Si elles ne mettaient pas en œuvre une iconographie élaborée, elles permettaient au moins, grâce au fond clair, de capter abondamment la lumière et d'unifier les murs. Ces décors ont vraisemblablement été réalisés peu de temps après la construction de l'édifice, c'est-à-dire vers le milieu ou la seconde moitié du XIII^e siècle ; c'est ce que semblent confirmer les rapprochements que nous avons pu faire avec les décors de Teyssieu et de Cahors. Elles s'inscrivent dans un ensemble de décors civils semblables, sans être parfaitement identiques, qui montrent les nombreuses variations qui existent à cette époque autour de ce thème très apprécié du faux-appareil décoré de fleurettes.

Bibliographie :

ALAUZIER 1958 : ALAUZIER (d') (Louis), « Une maison de la Monnaie à Figeac au XV^e siècle », dans *Bulletin de la société des études du Lot*, t. 79 (1958), p. 83-87.

AUTENRIETH 1997 : AUTENRIETH (Hans Peter), « Structures ornementales et ornements à motifs structuraux : les appareils peints jusqu'à l'époque romane », dans OTTAWAY (John) (dir.), *Le rôle de l'ornement dans la peinture murale du Moyen Âge*, Actes du colloque international tenu à Saint-Lizier du 1^{er} au 4 juin 1995, Poitiers, CSEM, Civilisation Médiévale IV, 1997, p. 57-71.

BINSKI 1992 : BINSKI (Paul), *Les artisans du Moyen Âge, Les peintres*, éd. française, Brepols, Turnhout, 1992, éd. originale du British Museum, Londres, 1991.

CAVALIÉ 1914 : CAVALIÉ (Lucien), *Figeac. Monographie. Institutions civiles, administratives et religieuses avant la Révolution*, Figeac, 1914.

CAVALIÉ, DIEUDONNÉ 1911 : CAVALIÉ (Lucien), DIEUDONNÉ (Adolphe), « La Monnaie de Figeac », dans *Revue numismatique*, t. 15 (1911), p. 238-245.

CHARRIER 2013 : CHARRIER (Anaïs), *65 rue Delpech CE 410. Dossier de présentation générale de l'édifice et de ses décors peints*, Service du Patrimoine de la ville de Cahors, Décembre 2013.

BRU 2011 : BRU (Nicolas) (dir.), *Les églises du Moyen Âge dans le Lot*, coll. Archives de pierre, Milan 2001.

COSTANTINI 2005 : COSTANTINI (Frédérique), « Périgueux, maison romane du 6, rue Notre-Dame », dans *Bulletin Monumental*, t. 163-3, 2005, p. 255-257.

DARTUS 2012 : DARTUS (Magali) *et alii*, *9 rue de la Miséricorde, Périgueux (24). Rapport final d'opération archéologique : fouille préventive (étude de bâti et sondages)*, 3 vol., SRA Aquitaine, Bordeaux 2012.

DEFORGE 2007 : DEFORGE (Olivier), « Faux appareils et polychromie dans les maisons médiévales de Provins », dans Actes des Journées d'étude *Le décor peint dans la demeure au Moyen Âge*, tenu en novembre 2007, publié en ligne : (http://expos.maine-et-loire.fr/culture/peintures_murales/journees_etudes/journees_etudes.asp).

ESCALOPIER 1843 : ESCALOPIER (de L') (Charles), *Théophile prêtre et moine. Essai sur divers arts*, Paris, 1843.

GABORIT 2002 : GABORIT (Michelle), *Des Histoires et des couleurs. Peintures murales médiévales d'Aquitaine*, éd. Confluences, Poitiers, 2002.

45. Décor inédit. Il a été appliqué sur des bois contemporains de la maison, c'est-à-dire à la fin du XIII^e ou du début du XIV^e siècle. Je remercie Pierre Garrigou Grandchamp de me l'avoir signalé et Christophe Évrard de m'avoir communiqué la photographie de ce plafond.

46. NAPOLÉONE, SCELLÈS 2016, voir le chapitre p. 138-141. Voir également l'exemple d'une fenêtre de Villemagne-L'Argentière (Hérault), dans MAZERAN 2010, p. 369-372.

GARRIGOU GRANDCHAMP, SALVÈQUE 1999 : GARRIGOU GRANDCHAMP (Pierre) et SALVÈQUE (Jean-Denis), *Les décors peints dans les maisons de Cluny XII^e-XIV^e siècles*, éd. du Centre d'études clunisiennes, Mâcon, 1999.

GÉLIS-DIDOT LAFILLÉE 1889 : GÉLIS-DIDOT (Pierre) et LAFILLÉE (Henri), *La peinture décorative en France XI^e-XVI^e siècle*, 2 vol. in fol., Paris, May et Motteroz, s.d. [2^e éd., 1889] (ici t. 1).

GOUTAL 2002 : GOUTAL (Sandrine), « Les maisons médiévales des XIII^e et XIV^e siècles à Villeneuve-d'Aveyron » dans *Revue du Rouergue*, n° 71, Automne 2002, p. 331-356.

MARINESCU, MUCCI 2013 : MARINESCU (Radu) et MUCCI (Dina), *Rapport des travaux exécutés. Traitement de conservation peintures murales. Hôtel de la Monnaie. Office de tourisme. Lot 5. Peintures murales*, Malbrel Conservation, Capdenac 2013 (pdf).

MAZERAN 2010 : MAZERAN (Frédéric), « Villemagne-l'Argentière. Découverte d'une maison du XIII^e siècle avec fenêtre géminée peinte dans l'îlot médiéval de la rue de l'hôpital », dans *Bulletin Monumental*, t. 168-4, 2010, p. 369-372.

MOTTEZ s.d. : MOTTEZ (Victor), *Le livre de l'Art ou traité de la peinture par Cennino Cennini*, mis en lumière pour la première fois avec des notes par le chevalier G. Tambroni, traduit par Victor Mottez, éd. L. Rouart et J. Watelin, s.d. [1922] (1^{re} éd. 1858), Paris.

NAPOLÉONE 1998 : NAPOLÉONE (Anne-Laure), *Figeac au Moyen Âge : les maisons du XII^e au XIV^e siècle*, Camburat, 1998.

NAPOLÉONE, SCELLÈS 2016 : NAPOLÉONE (Anne-Laure), SCELLÈS (Maurice), « Couleurs sur les façades des habitations médiévales de la France méridionale », dans ESQUIEU (Yves) (dir.), *Les couleurs de la ville. Réalités historiques et pratiques contemporaines*, colloque de Viviers tenu en septembre 2011, Perronas 2016, p. 131-149.

RICARRÈRE 2007 : RICARRÈRE (Pascal), « Périgueux. 6, rue Notre-Dame : nouvelles peintures murales », dans *Bulletin Monumental* t. 165-4, 2007, p. 378-381

SCELLÈS 1999 : SCELLÈS (Maurice), *Cahors, ville et architecture civile au Moyen Âge*, Cahiers du Patrimoine n° 55, Éditions du patrimoine, Paris 1999.

SÉRAPHIN 2014 : SÉRAPHIN (Gilles), *Donjons et châteaux du Moyen Âge dans le Lot*, coll. Archives de pierre, Milan 2014.

TAYLOR, NODIER 1833-1837 : TAYLOR (Justin), NODIER (Charles), CAILLEUX (de) (Alphonse), *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France. Le Languedoc*, Paris, 1833-1837.

VERDIER, CATTOIS 1857 : VERDIER (Aymar), CATTOIS (François), *Architecture civile et domestique au Moyen Âge et à la Renaissance*, t. I, Paris, 1855 (ici p. 149-152 et 3 pl.).

VIOLLET-LE-DUC 1864 : VIOLLET-LE-DUC (Eugène), *Dictionnaire de l'architecture française du XI^e au XVII^e siècle*, Paris 1854-1889, article « peinture », vol. 7, 1864, p. 56-109.